



**HAL**  
open science

## Remarques autour de quelques prépositions

Eric Gilbert

► **To cite this version:**

Eric Gilbert. Remarques autour de quelques prépositions. Antoine Culioli, un homme dans le langage, originalité, diversité, ouverture, Jun 2005, Cerisy-la-Salle, France. pp.285-301. hal-02152903

**HAL Id: hal-02152903**

**<https://normandie-univ.hal.science/hal-02152903>**

Submitted on 11 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## REMARQUES AUTOUR DE QUELQUES PREPOSITIONS

Eric Gilbert

NORMANDIE UNIV, UNICAEN, CRISCO, 14000 CAEN, FRANCE

Les prépositions sont une catégorie de marqueurs qui semble à l'heure actuelle tout particulièrement retenir l'attention des linguistes. La linguistique cognitive, notamment, s'en est largement emparée (Jackendoff, Lakoff, Langacker, Talmy, Tyler & Evans, Vandeloise) et y puise même une partie de sa légitimité. Ce qui y a retenu plus particulièrement son attention et suscité son intérêt, c'est le rapport direct à l'extralinguistique, et donc à l'expérience, que paraissent offrir les prépositions dans leur interprétation spatiale. Elles sont en effet souvent décrites dans les analyses qui leur sont consacrées comme la matérialisation linguistique, selon les terminologies, de schémas spatiaux (Talmy, 2000 : « spatial schemas ») ou de proto-scènes (Tyler & Evans, 2003 : « protoscenes ») directement inspirés de notre expérience du monde et, plus précisément, de l'espace. Dans tous les cas, les différentes interprétations des prépositions sont vues comme s'organisant en une sorte de réseau, au centre duquel se situe la valeur spatiale, valeur première dont dérivent toutes les autres valeurs, par divers procédés, parmi lesquels le concept de métaphore est de loin le plus répandu, même s'il n'est jamais vraiment clairement défini (Jackendoff, Lakoff, Tyler & Evans).

Qu'elles soient d'essence polysémique, avec des valeurs distinctes dérivées diachroniquement par métaphore du sens de base, ou d'essence monosémique avec une dérivation métaphorique en synchronie, les analyses, au-delà de leur indéniable intérêt, présentent toutes peu ou prou les mêmes inconvénients. Elles entraînent tout d'abord une forte parcellisation des phénomènes avec une hiérarchisation très marquée des différentes interprétations des prépositions, avec une valeur centrale, la valeur spatiale, puis des valeurs dérivées, allant des plus spatiales aux moins spatiales, des plus concrètes aux plus abstraites, pour finalement aboutir aux cas présentés comme purement « grammaticaux », comme par exemple *by* dans les structures passives (Jackendoff). Elles impliquent également une hétérogénéité du système de représentation, chaque préposition étant représentée par la « proto-scène » ou le « schéma spatial » qu'elle est censée incarner, qui correspondent eux-mêmes à une certaine « réalité » spatiale. Chaque préposition acquiert du même coup une forme de spécificité irréductible, qui n'autorise tout au plus qu'une homogénéisation locale de la schématisation, au travers de concepts tels que par exemple ceux de « verticalité » ou

d'« horizontalité » qui permettent de constituer quelques paradigmes de prépositions (*over, above, under, below ; in front of, before, behind, after*).

Ce phénomène est d'autant plus marqué que la primauté du spatial, même filtré cognitivement, se traduit inévitablement par l'intrusion de l'extralinguistique dans le métalinguistique, sous la forme de concepts géométriques de base (point, ligne, plan, volume, longueur, largeur, etc.) mais aussi de notions plus complexes et moins directement axées sur la spatialité du type de « support », « contenant » ou « contact » ou « pesanteur », etc. Il en résulte généralement une prolifération des primitives, sans véritable statut théorique d'un point de vue métalinguistique, qui accentue l'hétérogénéité de l'analyse, chaque préposition étant représentée par un concept ou une association de concepts particuliers peu susceptibles de s'articuler au sein d'un même système. Ces primitives conceptuelles étant en outre taillées sur mesure pour les prépositions, elles paraissent encore plus difficilement généralisables à d'autres catégories linguistiques.

J'aimerais essayer de montrer que la Théorie des Opérations Énonciatives élaborée par Antoine Culioli permet d'éviter les écueils qui viennent d'être évoqués et je me propose donc, dans les pages qui suivent, d'esquisser ce que pourrait être une tentative de représentation qui s'appuierait sur les concepts de la TOE. Ma contribution à cet ouvrage sera donc essentiellement un travail d'application, une illustration de la TOE au travers d'une mise en oeuvre du système conceptuel établi par A. Culioli. Je partirai pour ce faire du principe, qui semble du reste assez communément admis dans les études qui traitent de ces marqueurs, que toute préposition marque la mise en relation de deux occurrences, celles-ci pouvant elles-mêmes correspondre à des termes (*There is a letter for you, He began talking to the man at the back of the van*) ou à des relations entre termes, qui peuvent être diversement orientées (*He grabbed for the handle, He shot at him, He killed a man for him, He met her at the station*). Une occurrence, dans le modèle culiolien, est un événement énonciatif qui suppose une double délimitation sur une notion, une notion se définissant elle-même comme un système complexe structuré de propriétés physico-culturelles d'ordre cognitif, pouvant se représenter sous la forme d'un prédicable /être P/. Les délimitations opérées sur la notion sont de deux ordres : l'une est quantitative et l'autre qualitative. La première, notée Qnt, concerne l'ancrage spatio-temporel de l'occurrence, son repérage par rapport au paramètre temporel T de la situation d'énonciation<sup>1</sup>, et plus largement son existence, et la seconde, notée Qlt, a trait,

---

<sup>1</sup> Dans le modèle culiolien, tout énoncé suppose un repérage par rapport à une situation d'énonciation, repère origine absolu, muni de deux coordonnées, S pour le sujet énonciateur et T pour le moment d'énonciation.

elle, à sa nature, ses propriétés, ses qualités, et donc à son repérage par rapport au paramètre S de la situation d'énonciation, à sa structuration subjective par un sujet énonciateur. La délimitation quantitative ne se résume pas, on le voit, à la quantification au sens mathématique du terme, et n'est pas au contraire sans rappeler le « jugement d'existence » des logiciens, la délimitation qualitative faisant elle écho à leur « jugement d'attribution ».

En m'appuyant sur ces deux concepts, j'avancerai que la mise en relation de deux occurrences qu'établit toute préposition est une relation potentiellement double, dans la mesure où elle peut concerner conjointement les deux délimitations quantitative et qualitative des occurrences en cause. On dispose ainsi d'une représentation métalinguistique susceptible de permettre de prendre en compte aussi bien les valeurs spatiales des prépositions, par l'intermédiaire du paramètre quantitatif, que leurs valeurs dites métaphoriques, par l'intermédiaire du paramètre qualitatif, sans, précisément, pour autant avoir recours au concept de métaphore.

Les relations construites entre les deux délimitations des occurrences vont naturellement varier de préposition à préposition. Pour les représenter, j'aurai recours au concept de repérage, qui est central dans la TOE, puisque l'un de ses postulats est qu'il n'existe pas de terme isolé, que tout terme, pour acquérir une valeur référentielle, doit nécessairement entrer dans une relation de repérage avec un autre terme qui va lui servir de repère. Cette relation peut prendre trois valeurs : identification, différenciation et disjonction (ou décrochage ou rupture). Ces trois valeurs sont, pour fixer les idées, respectivement incarnées en anglais par *as*, *like* et *for* dans leurs emplois prépositionnels. On peut ainsi opposer, pour prendre des exemples simples où n'entre en jeu que la seule délimitation qualitative, les énoncés suivants où *as* en (1) implique une identification de l'occurrence repérée *she* à l'occurrence repère *witch*, *like* en (2) une différenciation (deux occurrences différentes, mais néanmoins comparables de par une propriété commune, leur type de mise à mort, exprimé ici par *burnt*) et *for* en (3) une rupture, les deux occurrences apparaissant nettement dissociées (on est alors proche de l'erreur judiciaire) :

(1) *She was burnt as a witch.*

(2) *She was burnt like a witch.*

(3) *She was burnt for a witch.*

Afin d'illustrer plus avant la représentation proposée, je vais, à partir d'ici, plus particulièrement concentrer mon attention sur la préposition *over*. C'est en effet une préposition qui présente un nombre élevé d'interprétations possibles, spatiales et non spatiales (dont il ne sera pas fait un catalogue exhaustif), qui offre par ailleurs la particularité d'entrer

dans une relation de quasi synonymie avec la préposition *above* dans certains de ses emplois, et qui, enfin, a fait l'objet d'assez nombreuses études d'obédience cognitive dont celles de G. Lakoff (1987), et, plus récemment, de Tyler et Evans (2003), qui se revendiquent eux-mêmes de l'approche de R. Langacker. Mais, même si elle est centrée autour d'une préposition particulière, l'analyse qui va suivre peut naturellement être étendue, dans ses grands principes tout au moins, aux autres marqueurs de la même catégorie.

Je traiterai donc *over*, conformément à ce qui vient d'être exposé, comme le marqueur d'une opération construisant une relation de repérage entre les délimitations quantitative et qualitative des deux occurrences qu'il met en rapport. Pour déterminer la nature de cette opération, je me baserai en partie sur un emploi non prépositionnel du marqueur. *Over* peut en effet aussi fonctionner, dans les termes des classifications traditionnelles, comme adverbe et comme préfixe (adverbial), mais il est clair qu'au-delà des étiquettes et des divisions en parties du discours, on a bel et bien affaire au même marqueur - ce qui est, si besoin était, confirmé par l'étymologie – marqueur qui doit donc recouvrir la même opération invariante. Certains emplois de *over* en tant que préfixe adverbial sont à cet égard relativement transparents. Il en est un notamment qui mérite que l'on s'y arrête, et dont les quelques exemples suivants constituent une illustration :

(4) *overfeed: feed too much*

*overheat: heat to excess*

*over-react: respond more violently etc. than justified*

*overstuff: stuff more than necessary*

*overtax: make excessive demand on*

On constate facilement que, dans chacun de ces cinq lexèmes, le préfixe *over* exprime systématiquement l'idée que l'on se situe au-delà d'une limite, d'une norme ou d'un point de référence. La définition que propose le Concise Oxford Dictionary de cette valeur du préfixe témoigne d'ailleurs très explicitement de ce phénomène<sup>2</sup> :

(5) *with sense of excess over what is desirable or suitable or true, or over a definite limit.*

On trouve dans cette définition l'idée d'une norme (*what is desirable or suitable or true*), et donc d'une occurrence imaginaire servant de référence. On y trouve également l'expression d'un écart par rapport à cette norme (*excess*). Cet écart semble toujours être d'ordre quantitatif comme le montre la glose généralement applicable à ces occurrences de *over* : *too much, much* recevant quant à lui, toujours dans le C.O.D., la définition suivante : *existing in great*

---

<sup>2</sup> Même si elles sont discutables du point de vue de leur formulation puisqu'elles contiennent souvent elles-mêmes le marqueur *over*.

*quantity*. C'est donc bien un écart quantitatif dont il s'agit, au sens existentiel du terme. Mais, parallèlement, cet écart se calcule par rapport à cette occurrence imaginaire qui fait office de point de référence, ou plutôt de point de différenciation entre ce qui est « désirable, convenable ou vrai » et ce qui ne l'est pas. Ce deuxième versant de l'opération relève de l'évaluation subjective, et est donc de l'ordre du qualitatif. On aurait par conséquent écart, et donc disjonction ou rupture quantitative entre deux occurrences, et, indissociablement, différenciation qualitative, l'une de ces deux occurrences accédant au statut de norme, condition indispensable pour qu'il puisse y avoir comparaison entre les deux. L'expression de ces deux facettes de l'opération transparaît dans les deux lectures dont se satisfait un verbe comme *oversleep*, puisque la définition met en avant soit l'excès quantitatif (*too long*) soit le dépassement d'une norme subjective (*intended time of waking*) :

(6) *oversleep* : *sleep too long* ; *continue sleeping after intended time of waking*.

Venons-en maintenant aux emplois de *over* en tant que préposition. Là aussi, il semble possible d'envisager une représentation qui mettrait en jeu une double relation de décrochage quantitatif et de différenciation qualitative entre les deux occurrences. Ainsi, si l'on symbolise les deux occurrences par X et Y, *X over Y* pourrait s'écrire :

(7) *X over Y* :  $\text{Qnt}(X) \omega \text{Qnt}(Y)$  et  $\text{Qlt}(X) \neq \text{Qlt}(Y)$ .

C'est donc la formule qui s'appliquerait à un énoncé comme (8), où X = *they* et Y = *shop* :

(8) *They live over the shop*.

Le décrochage quantitatif entre les deux occurrences, et donc entre leurs coordonnées spatio-temporelles, paraît en effet tout à fait à même de figurer l'écart sur un plan vertical, le passage à un autre plan, que suppose un tel emploi de *over*. Il s'agit bien évidemment là d'une simple convention de représentation : il n'est nullement question de dire que l'opération de décrochage implique en elle-même un hiatus vers le haut, mais seulement qu'elle est apte à représenter un tel hiatus, que, dans le système de la TOE, elle est la mieux à même de symboliser ce genre d'écart sur le plan vertical. L'autre aspect de l'opération, la différenciation qualitative, apparaît beaucoup moins nettement. Elle paraît neutralisée avec ce genre d'occurrence de *over* à valeur essentiellement spatiale, qui met avant tout l'accent sur le quantitatif. Mais elle doit néanmoins être prise en compte, ainsi qu'en témoignent ces autres emplois spatiaux de la préposition qu'illustre (9) :

(9) *They live over the road / the river / the bridge / the lake / the hill / the border...*

On s'aperçoit en effet que l'occurrence Y, dans ce nouvel exemple, est notionnellement associable à l'idée de limite, de séparation, de démarcation, ce qui n'était pas le cas de */shop/*

en (8). Etant donné que c'est le seul point qui distingue (9) de (8), on peut légitimement penser que c'est lui qui est à l'origine du changement d'interprétation de la préposition. Et le principe d'une différenciation qualitative, qui fait de Y un point de différenciation pour X, paraît s'imposer, puisqu'il est à même de rendre compte de la valeur de *over* que déclenchent des termes de telle nature, qui consiste précisément à indiquer que X se situe quantitativement au-delà<sup>3</sup> (Qnt) de la limite subjective, et donc qualitative (Qlt), que constitue Y (par rapport à un point de vue qui peut ou non (*over the road from the pub*) correspondre au sujet énonciateur).

C'est même là ce qui peut permettre de distinguer *over* de cette autre préposition qu'est *above*, au-delà de leur apparente synonymie dans certains contextes, comme par exemple en (10) qui est sémantiquement équivalent à (8) :

(10) *They live **above** the shop.*

On constate en effet que *above* n'est pas, lui, sensible à la notion de limite, un énoncé comme (11) :

(11) *They live **above** the road.*

recevant globalement la même lecture que (10) pour ce qui est de la préposition. On pourrait donc, pour rendre compte à la fois de la parenté de (8) et (10) et de la différence entre (9) et (11), avancer que *above*, s'il suppose comme *over* un décrochage quantitatif entre les deux occurrences, n'implique par contre pas de différenciation qualitative. Il existe en effet une autre différence entre *over* et *above* qui conforte cette idée et qui est bien illustrée par l'énoncé suivant, où *above* vient en quelque sorte préciser *over* :

(12) *Her fingers were directly **over** his and just a fraction **above**.*

*Over* autorise en effet un éventuel contact entre les deux occurrences, qu'interdit par contre *above*, ce qui est, du reste, sa principale raison d'être en (12). Ainsi, alors qu'on peut comprendre (13) comme signifiant que la main de l'un recouvre la main de l'autre, (14) implique nécessairement une distance entre les deux :

(13) *He placed his hand **over** hers.*

(14) *He placed his hand **above** hers.*

Une représentation en termes de différenciation qualitative peut une nouvelle fois parfaitement rendre compte de ce phénomène. L'opération de différenciation est en effet

---

<sup>3</sup> On pensera, à ce sujet, au latin *super* qui, lui aussi, peut signifier à la fois « au-dessus » et « au-delà », ce qui, d'une certaine manière, justifie le choix d'une seule et même représentation pour figurer ces deux valeurs qui sont manifestement liées.

compatible avec l'idée d'adjacence, ainsi que le montre cette citation d'Antoine Culioli (1999 : 136), qui s'applique à un tout autre domaine puisqu'elle concerne le parfait grec :

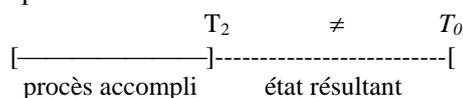
« Dans les cas du parfait grec (le *parakeimos*, l'adjacent des grammairiens grecs), pour prendre un exemple bien connu, l'intervalle borné fermé est repéré par rapport au repère énonciatif origine grâce à l'opérateur de localisation  $\underline{\in}$ . On a donc, sous une forme schématique,  $\langle \lambda \underline{\in} \text{Sit}_2 (T_2) \rangle \underline{\in} \langle \text{Sit}_1 (T_1) \underline{\in} \text{Sit}_0 (T_0) \rangle$ . L'intervalle fermé est donc dans le même plan que  $\langle \text{Sit}_1 (T_1) \underline{\in} \text{Sit}_0 (T_0) \rangle$  [...]. On a donc une double propriété : fermeture, non rupture. On en tire 1) que le complémentaire est un ouvert, 2) donc que l'intervalle à droite du fermé est ouvert et adjacent. C'est cet intervalle ouvert que l'on appelle *état résultant*. »

La double propriété fermeture, non rupture, évoquée dans les dernières lignes de ce passage, peut être vue comme correspondant à l'opération de différenciation, là où l'ouverture équivaut à celle d'identification, puisque tant qu'on identifie, il n'y a pas de dernier point, et la rupture, naturellement, à celle de rupture<sup>4</sup>. Et la fermeture, non rupture, et donc la différenciation, entraîne, on le voit, une adjacence de deux intervalles complémentaires. Le principe est ici le même, mais transposé au niveau des délimitations qualitatives des occurrences, qui, en relation de différenciation, autorisent l'éventualité d'un contact, ce dernier n'étant pas systématique, mais cependant toujours concevable, imaginable<sup>5</sup>.

L'approche proposée traite donc la notion de « contact » comme une valeur construite, qui correspond, dans certains contextes, à un résultat sémantique possible de l'opération de différenciation. Cela mérite d'être souligné car cette même notion est souvent vue comme primitive dans les analyses des prépositions, et est parfois même censée incarner l'opération marquée par certaines d'entre elles (cf. Cadiot (2002) dans son traitement de la préposition *sur*). Plus largement, l'approche proposée suppose, on l'aura constaté, que les prépositions n'ont pas un ou des sens, même s'il ne s'agit que d'un « germe de sens » dans les termes de

<sup>4</sup> Il y a, pourrait-on dire, plusieurs strates dans la théorie d'Antoine Culioli, les différents concepts ayant été élaborés progressivement au fil des ans. Et on rencontre ainsi, dans des strates distinctes, des concepts métalinguistiques qui se font écho les uns aux autres, car ils ne représentent en définitive que des modes de formalisation différents, des alternatives dans la schématisation des phénomènes.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que l'une des représentations du parfait dans la TOE correspondait au schéma suivant où  $T_0$  et  $T_2$  représentent respectivement le moment d'énonciation et le moment de l'événement et entrent explicitement dans une relation de différenciation :



<sup>5</sup> En d'autres termes, *over* marque un écart quantitatif qu'on peut envisager (Qlt) de réduire. C'est d'ailleurs une idée que l'on trouve chez Tyler et Evans qui considèrent que *over* implique que les deux occurrences mises en relation sont « *within potential reach* ».

Cadiot, mais sont des marqueurs d'opération qui vont, en fonction des arguments qu'ils reçoivent, aboutir à tel ou tel résultat sémantique, et donc construire du sens. On voit d'ailleurs clairement en (8) et (9) que ce sont les seules propriétés des occurrences mises en relation qui déclenchent telle ou telle interprétation. Le recours aux corpus électroniques permet même de constater d'assez belles régularités quant à l'environnement contextuel de certaines valeurs de *over*, et confirme ainsi que ce sont bien les différentes configurations qui livrent les diverses interprétations de la préposition.

On notera aussi la transversalité des concepts métalinguistiques employés, qui peuvent aussi bien s'appliquer au domaine de l'aspect qu'à celui des prépositions, mais aussi au système de la personne, des temps, de la modalité, etc. C'est là une caractéristique du modèle culiolien dans son ensemble, qui permet une approche modulaire des phénomènes, et ouvre ainsi la voie à un traitement global du langage par une articulation des observations locales.

Ce modèle permet bien entendu en outre d'homogénéiser l'analyse d'un même domaine linguistique, et de rendre ainsi comparables les différents marqueurs et opérations de ce domaine, qui sont formulés dans les mêmes termes. Il est ainsi par exemple possible, en s'appuyant sur les principes exposés plus haut, de schématiser la préposition *on* de la façon suivante :

$$(15) \text{Qnt} (X) = \text{Qnt} (Y) \text{ et } \text{Qlt} (X) \neq \text{Qlt} (Y)$$

*On* peut être représenté comme établissant une relation d'identification entre les délimitations quantitatives des occurrences X et Y, dans la mesure où l'ancrage spatio-temporel de l'occurrence repérée X est identifiable à celui de l'occurrence repère Y. Ces deux occurrences ne sont pas pour autant perçues comme identiques, mais au contraire comme distinctes, ce qui dans la formule (15) est figuré par la relation de différenciation entre leurs délimitations qualitatives<sup>6</sup> (cf. Gilbert, 2004).

On retrouve donc dans cette formule le principe d'une différenciation qualitative, qui constitue un point commun entre *on* et *over*. Ce point commun est justifié par le fonctionnement des deux prépositions. Celles-ci entrent en effet, dans certains contextes, dans un rapport de quasi-synonymie, et il faut bien que cette similitude sémantique se traduise dans la représentation par une similitude schématique, en l'occurrence par l'opération de différenciation qualitative, qui permet de rendre compte de l'interprétation en termes de

---

<sup>6</sup> On notera à titre de confirmation, à rebours pourrait-on dire, que J. Piaget dans « La construction du réel chez l'enfant » souligne la difficulté qu'a l'enfant à « concevoir que deux objets puissent être indépendants l'un de l'autre alors que le premier est « posé sur » le second » (1950 : 155-156).

« contact », pour reprendre cette dénomination, commune aux deux prépositions et illustrée par les énoncés (16) et (17) :

(16) *She placed the cloth **over** the table.*

*She placed the cloth **on** the table.*

(17) *He hit him **over** the head.*

*He hit him **on** the head.*

Mais au-delà de ces cas de quasi synonymie, *on* et *over* offrent bien entendu des emplois différents, et il est donc compréhensible qu'ils se distinguent dans leurs schématisations respectives par la nature de la relation établie entre les délimitations quantitatives des deux occurrences. Ainsi, pour prendre un exemple, (18), contrairement à (17), dont il est pourtant très proche, est-il acceptable avec *on*, mais pas avec *over* :

(18) *He hit him **on** the body / \***over** the body.*

La représentation proposée permet de rendre compte de ce phénomène, si l'on accepte, comme cela a été dit plus haut, que le décrochage quantitatif figure pour *over* un rapport à la verticalité (hiatus sur le plan vertical) que ne suppose par contre pas l'identification quantitative utilisée pour *on*<sup>7</sup>. La notion /*head*/ est compatible avec un rapport de cette nature, de même par exemple que /*shoulder*/, mais pas la notion /*body*/, d'où les acceptabilités différentes de *on* et de *over* en (18) là où elles sont identiques en (17).

Par contre, si, comme en (19), on ajoute *all*, *over* redevient possible, tandis que *on*, à son tour, ne l'est plus. On aboutit alors une idée de recouvrement total avec *over*, mais pas avec *on*, différence que l'on percevait d'ailleurs déjà en (16) :

(19) *He hit him **all over** / \***on** the body.*

Si on poursuit le raisonnement, on est amené à imputer cette idée de recouvrement total, en partie au moins, à la dimension quantitative de la relation, puisque c'est le seul facteur qui varie d'une représentation à l'autre. Il est intéressant, à ce propos, de se reporter au concept d'aoristique, tel qu'il est défini par A. Culioli dans le même article d'où est extraite la citation précédente sur le parfait grec. On peut y lire :

« [...] en effet, l'espace aoristique a des propriétés topologiques : les intervalles bornés sont des fermés, et les intervalles bornés fermés sont compacts. On introduit donc des discontinuités, et l'on voit que, ce faisant, on effectue une opération de coupure sur la

---

<sup>7</sup> La représentation proposée évite ainsi les difficultés que connaissent les linguistes qui ont recours à la notion de « support » pour représenter *on* face à la possibilité de paradigmes comme *There is a fly **on the floor** / **wall** / **ceiling**.*

classe d'occurrences construite par  $Qt$  ( $Qt$  pour quantification/qualification, c'est-à-dire  $Qnt/Qlt$ ). (*Ibid.* : 140-141)

On y lit également :

« Un intervalle fermé est tel qu'aucun point de l'intervalle ne coïncide avec un autre fermé [Au sens d'un chevauchement. Pour le reste, on peut avoir et emboîtement et recouvrement fini.]. Lorsqu'on a affaire à un recouvrement fini et à un repérage énonciatif de type  $Sit_i (T_i) \omega Sit_0 (\mathcal{D})$ , par exemple dans *il plut pendant quarante jours ; soudain il hurla*, l'intervalle borné fermé est compact. » (*Ibid.* : 135)

Quand on sait que, dans le modèle, le concept d'aoristique est intrinsèquement lié à l'opération de rupture, et qu'il peut être associé à un phénomène de « recouvrement fini », on ne peut manquer d'y voir une justification de la représentation en termes de décrochage quantitatif proposée dans le schéma. Et ce, d'autant plus que l'on a avec *over* des emplois qui, tout en n'étant pas identiques, ne sont pas très éloignés du premier exemple proposé par A. Culioli :

(20) *I was a friend of Kenneth Williams - not a best friend but what he called "a good chum" and, over several years, quite a close one.*

Plus précisément, c'est la conjonction des deux relations, différenciation qualitative et décrochage quantitatif, adjacence (« contact ») sur un domaine existentiellement fini (« intervalle fermé »), qui aboutit à l'idée de recouvrement total, notamment lorsque *over* se combine avec *all*, comme en (19), ce marqueur faisant ressortir cet aspect de l'opération. On comprend du même coup que *on*, qui implique lui une identification quantitative, et donc une ouverture<sup>8</sup>, n'admet naturellement pas de se combiner avec la totalisation dont *all* est la trace, puisqu'on ne peut parcourir et totaliser que sur un ensemble fermé.

Revenons maintenant à la comparaison entre *above* et *over*. Comme il a été dit plus haut, *above* n'est pas représentable en termes de différenciation qualitative. Pour rendre compte de ses différentes occurrences, c'est en effet plutôt une représentation en termes de rupture qualitative qui s'impose, et *above* pourrait donc être figuré par (24) :

(21) *above*  $Qnt (X) \omega Qnt (Y)$  et  $Qlt (X) \omega Qlt (Y)$ .

Outre que cette formule rend compte de l'absence d'adjacence possible avec *above*, la réduction de l'écart, de la distance n'étant pas même envisageable, elle permet aussi de

---

<sup>8</sup> Cf. ce qui a été dit plus haut à propos de la citation d'A Culioli sur le parfait grec.

représenter d'autres différences de fonctionnement existant entre *above* et *over*. Elle est par exemple en accord avec les acceptabilités différentes des deux prépositions dans les deux énoncés de (22) :

(22) *He is **above** petty politics.*

*\*He is **over** petty politics.*

Le principe d'une rupture qualitative entre les deux occurrences, qui implique une absence totale de propriétés communes, s'accorde avec l'interprétation de *above* en (25). De même, la différenciation qualitative marquée par *over*, qui suppose au contraire une forme de lien entre les deux occurrences, rend compte de son inacceptabilité dans le même contexte.

De manière identique, seul *above* est à même de traduire l'idée d'inaccessibilité qu'illustre cet autre énoncé, où *over* est glosable selon le C.O.D. par « *out of reach of* » :

(23) *This is way **above** / \***over** my understanding.*

Les interprétations différentes, dans les rapports de type hiérarchique, entre *over*, qui suppose un rapport direct entre les deux occurrences, l'une étant directement placée sous l'autorité de l'autre, et *above* qui lui se contente de marquer l'écart entre les deux, la supériorité d'une occurrence par rapport à l'autre, confortent également les représentations proposées, la différenciation qualitative étant la base de l'intersubjectivité, là où le décrochage qualitatif ne la prend pas en compte :

(24) *He is **over** me in the company.*

*He is **above** me in the company.*

On peut mentionner enfin la différence de fonctionnement entre *over* et *above* signalée dans les grammaires de l'anglais, comme, par exemple, dans celle de M. Swan où elle est exprimée dans des termes particulièrement transparents (1995 : 4) :

« *Above is used in measurements of temperature and height, and in other cases where we think of a vertical scale.*

*The temperature is well **above** zero. »*

« *We usually use over, not above, to talk about ages and speeds, and to mean 'more than'.*

*You have to be **over** 18 to see this film. »*

Autrement dit, *above*, avec sa double opération de rupture, va mettre l'accent sur ce qui sépare les deux occurrences, tel les degrés d'une échelle, là où *over*, de par l'opération de différenciation qualitative qu'il suppose, mettra plutôt en évidence le franchissement, le dépassement d'une limite.

Cette approche peut être étendue aux prépositions de la même famille. On pourrait ainsi représenter *under*, qui est souvent traité comme l'antonyme de *over*, par le schéma suivant :

(25) ***under*** Qnt (X)  $\omega$  Qnt (Y) et Qlt (X) = Qlt (Y).

Sans entrer dans le détail, le décrochage quantitatif se justifie globalement dans les mêmes termes que pour *over*<sup>9</sup>, et l'identification qualitative est appelée par certains phénomènes, dont la parenté de *under* avec *in* dans des contextes comme :

(26) ***under / in*** *mysterious circumstances*

***under / in*** *intensive care*

***under / in*** *shock*

***under / in*** *the ground*

***under / in*** *the water*

J'ai en effet essayé de montrer (Gilbert, 2004) que *in* pouvait être représenté par une double identification, à la fois quantitative et qualitative, entre les deux occurrences, soit schématiquement :

(27) ***in*** Qnt (X) = Qnt (Y) et Qlt (X) = Qlt (Y)

L'identification quantitative, comme pour *on*, traduit le fait que les deux occurrences ont le même ancrage spatio-temporel. Quant à l'opération d'identification qualitative, qui distingue *in* de *on*<sup>10</sup>, elle transparaît dans certains emplois de la préposition avec lesquels l'occurrence Y se définit clairement comme une propriété de l'occurrence X :

(28) *The war **in** Iraq = the Iraqi war*

*Curtains **in** blue and white = blue and white curtains*

*A note **in** the margin = a marginal note.*

*A study **in** economics = an economical study*

Cette opération d'identification qualitative, qui se retrouve dans le schéma proposé pour *under*, permet de rendre compte des similitudes entre les deux prépositions, leurs dissimilitudes relevant quant à elles du versant quantitatif de l'opération.

---

<sup>9</sup> On pensera à ce propos au latin *altus* qui renvoie à la fois à l'idée de hauteur et à celle de profondeur, et qui conforte le choix d'une même opération pour représenter *over* et *under*.

<sup>10</sup> Certains linguistes comme Leech (1969) considèrent que *in*, *on* et *at* marquent fondamentalement le même type de localisation, et que c'est seulement la forme du localisateur qui les distingue, que celle-ci soit par ailleurs conçue objectivement ou subjectivement : « Associated with the system of 'place', [...], is a system of ascription features, the system of 'dimensionality', which distinguishes the locative meanings of *at*, *on* and *in*: [...]

As ascription features, members of this system have only a subjective, psychological import: they do not directly reflect the actual physical character of the location. The difference between 'at the wall', 'on the wall' and 'in the wall' has nothing to do with the real dimensional properties of the wall, but only with those dimensional properties which are uppermost in the speaker's mind. » (Leech, 1969, 161).

La formule (31) est parfaitement en accord avec cette analyse, puisque c'est seulement le rapport qualitatif, et donc subjectif, établi entre les deux occurrences qui différencie *in* de *on*.

On pourra, dans les mêmes conditions, s'intéresser à *below*, le pendant de *above*, qui peut se satisfaire de la même représentation que ce dernier, à l'orientation du repérage près, celui-ci s'effectuant, d'un point de vue subjectif, et donc qualitatif, dans le sens repère-repéré avec *below*, alors que l'on a l'orientation inverse avec *above*<sup>11</sup>.

On peut enfin appliquer la même approche à des prépositions d'autres familles, comme *behind*, *after*, *before*, *in front of* ou *about*, *around*, *round* etc., ainsi qu'à celles qui n'ont pas de valeur spatiale à proprement parler. On a vu en introduction que tel était par exemple le cas de *as*, *like* et *for*, mais des prépositions comme *by* ou *with*, etc., peuvent aussi recevoir des représentations fondées sur les mêmes principes.

Il ne s'agit bien entendu là que de l'exploration d'une piste, et d'autres représentations, dans le cadre même de la TOE, sont envisageables. L'important était, à l'occasion de cet ouvrage, d'illustrer le type de questionnement et de raisonnement que ce modèle inspire, quel que soit par ailleurs la forme qu'il revêt. La démarche que j'ai cherché à illustrer consiste, on le voit, à se contraindre à aborder les problèmes avec un nombre volontairement restreint d'outils métalinguistiques. Ceci conduit à explorer les propriétés mêmes de ces outils, à s'interroger sur leur lecture, ainsi que sur celle des représentations auxquelles ils donnent naissance, ce qui peut contribuer à un enrichissement du modèle, même si cela doit se résumer au bout du compte à une mise en évidence de ce qu'il convient de ne surtout pas faire. En retour, l'énorme avantage de cette contrainte est qu'elle permet d'aborder les observables sous un angle différent, mais aussi et surtout, outre cet aspect heuristique, de relier des phénomènes hétérogènes au travers d'une représentation qui, elle, est homogène, et ce, bien au-delà du seul domaine des prépositions, car les concepts élaborés par A. Culioli sont des concepts transversaux, qui peuvent être mis en oeuvre dans des champs d'étude *a priori* éloignés de celui des prépositions, comme, par exemple, ceux de l'aspect ou de la modalité. Ils sont d'ailleurs transversaux à plus d'un titre, puisque, comme le mettent en évidence les contributions à cet ouvrage, les fondements de la théorie mise en place par A. Culioli sont interdisciplinaires. La quantification et la qualification rejoignent, je l'ai dit, le jugement d'existence et le jugement d'attribution de la logique, que l'on retrouve aussi dans le domaine de la psychanalyse chez Freud, Jung et Lacan, comme bien entendu dans celui de la philosophie, et il est sans doute inutile de souligner le caractère également transdisciplinaire

---

<sup>11</sup> Parmi les interprétations de ces deux marqueurs, on trouve par exemple, pour *above*, « *in preceding part of book or article* » et pour *below*, « *in later part of book or article* », le premier renvoyant donc à un repéré antérieur au repère et le second à un repéré postérieur au repère.

d'opérations comme l'identification et la différenciation, qui fondent toute activité de tri ou de classification. En cela, l'approche qui vient d'être esquissée, qui ne prétend pas pour autant être autre chose qu'une simple entreprise de formalisation, a peut-être, de par les concepts du modèle dont elle se réclame, une assise cognitive beaucoup plus fondamentale que les analyses auxquelles il était fait référence au tout début de cette contribution.

### Références bibliographiques

CADIOT, P., (2001), « Eléments d'une critique de la notion de préposition spatiale », in Ledegen, G. et Rossi-Gensane, N. (éds), « Les grammaires du français et les « mots-outils » », *Syntaxe & Sémantique 3*, Caen, Presses Universitaires de Caen.

CADIOT, P., (2002), « *Schematics and Motifs in the Semantics of Prepositions* », in *Prepositions in their Syntactic, Semantic and Pragmatic Context*, S. Feigenbaum & D. Kurzon (éds), Amsterdam, John Benjamins.

CULIOLI, A., (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, Tome 1, Gap, Ophrys.

CULIOLI, A., (1999), *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Gap Ophrys.

CULIOLI, A., (1999), *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, Tome 3, Gap Ophrys.

GILBERT, E., (1998), « Quelques remarques sur *as* et la construction des valeurs référentielles », in « *La référence -I-* », Le Querler, N. & Gilbert, E. (éds), Travaux linguistiques du CERLICO, P.U.R.

GILBERT, E., (1999), « De quelques emplois de *for* », in *Les opérations de détermination, Quantification / Qualification*, Deschamps, A. et Guillemin-Flescher, J. (éds), Gap, Ophrys, 1999.

GILBERT, E., (2000), « *For* et la construction des espaces référentiels », in « Connecteurs et marqueurs de connexion », Guimier, C. (éd.), *Syntaxe et Sémantique*, 1, Presses Universitaires de Caen.

GILBERT, E., (2003), « *Across, by et through*. Considérations sur les conditions de représentation métalinguistique des prépositions. », in *Anglophonia*, 14.

GILBERT, E., (2004), « Ebauche d'une formalisation des préposition *in, on et at*. », in Souesme, J.-C. (éd.), *CYCNOUS*, Vol. 21, n° 1, Nice.

JACKENDOFF, R., (1992), *Languages of the Mind, Essays on Mental Representations*, The MIT Press.

LAKOFF, G., (1987), *Women, fire and dangerous things: What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.

LEECH, G., (1969), *Towards a Semantic Description of English*, London and Harlow, Longmans.

PIAGET, J., (1950), *La construction du réel chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux Niestlé.

QUIRK, R., GREENBAUM, S., LEECH, G., SVARTVIK, J., (1985), *A Comprehensive Grammar of the English Language*, London, Longman.

SWAN, M., (1995), *Practical English Usage*, Second Edition, Oxford University Press.

TALMY, L., (2000), *Towards a Cognitive Semantics* (2 vol.), Cambridge, MA, MIT Press.

TALMY, L. (2003), « The representation of spatial structure in spoken and signed language: a neural model. », in *Journal of Language and Linguistics*, special issue on semantics and cognition. pp. 207-250, Taipei: Academia Sinica. vol. 4, issue 2, April 2003.

TYLER, A. & EVANS, V., (2003), *The Semantics of English Prepositions: Spatial, Embodied Meaning and Cognition*, Cambridge: CUP.

VANDELOISE, C., (1986), *L'espace en français, Sémantique des prépositions spatiales*, Editions du Seuil, Paris.